

Fiction

Numéro 117, hiver 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61069ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

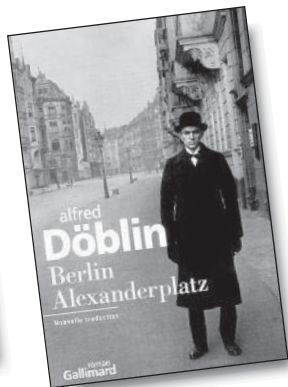
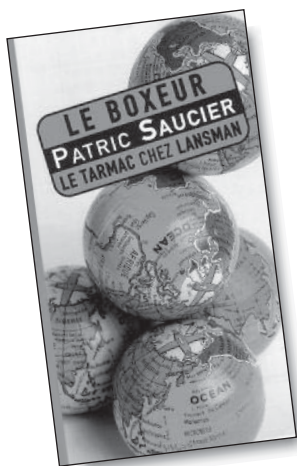
0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2010). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (117), 14–30.



Patric Saucier
LE BOXEUR

Lansman, Carnières-Morlanwelz, 2009,
45 p. ; 14,95 \$

Une lutte à finir pour le personnage de Québec. Un destin tragique. Il nous met en garde dès le début de la pièce : son histoire ne finit pas bien. Québec est en prison parce qu'il a frappé presque mortellement une femme qui l'a jaugé avec mépris alors qu'il demandait son chemin, à Paris. Elle n'a pas répondu, elle ne répondra plus. Dépassé par sa propre violence, il tente de comprendre comment il a pu en arriver là. « Juste des merdes pelletées par-dessus d'autres merdes, entassées dans des recoins de moi, en années de décennies, qui m'ont laissé un goût amer. »

La pièce se divise en dix rounds de boxe à travers lesquels il se raconte. Une confession extrêmement émouvante et éprouvante, où il revoit ses jeunes années, où « bâti comme un cheval », on lui prédisait, pour ne pas dire imposait déjà, un avenir de boxeur. On s'attaquait à lui parce que c'était plus facile : il était gros, on était sûr d'atteindre la cible.

Plusieurs personnages apparaissent sur le ring servant tour à tour de plateforme de combat et de prison. La mère vient pleurer sa détresse là où son fils purge sa peine ; le França, compagnon de cellule, tantôt narguant, tantôt protégeant ; Barreau, le gardien qui parie sur lui lors des combats ; le père, mort, atteint d'Alzheimer, qui ne lira jamais un poème qui lui était destiné ; Muhammad Ali, son entraîneur, dont la folie et la démesure sont l'inspiration et

enfin Liverpool, par lequel la violence plonge dans la cruauté sadique.

Québec nous livre son mal-être, le mal de la différence. Un récit bouleversant, truffé de métaphores, une pièce au ton poétique rendant possibles les images dures qui restent collées à notre imaginaire. Patric Saucier, auteur, metteur en scène et comédien, n'en est pas à son premier texte dramatique, mais c'est avec *Le boxeur* qu'il assumera ses trois rôles, en partageant, seul en scène, sa « thérapie du coup de poing ».

Josée Guindon

Alfred Döblin
BERLIN ALEXANDERPLATZ

Trad. de l'allemand par Olivier Le Lay
Gallimard, Paris, 2009, 459 p. ; 46,50 \$

Alfred Döblin, né en 1878, a été médecin dans les quartiers populaires de Berlin. Étant juif, il a dû quitter l'Allemagne en 1933. Il a vécu en France et aux États-Unis pendant plusieurs années, pour ne retourner dans son pays qu'en 1957, peu avant sa mort. Son roman *Berlin Alexanderplatz* a été publié chez Gallimard dès 1933. Mais pour la présente édition, une nouvelle traduction a été réalisée par Olivier Le Lay. Une traduction qui fait retrouver à l'œuvre « toute la puissance de sa langue, sa violence, sa richesse et son urgence ». Il faut dire que ce n'était pas là une tâche aisée, car *Berlin Alexanderplatz* est vraiment un roman singulier. Et quel style unique que celui d'Alfred Döblin ! Il emprunte une voix brute, calquée sur l'oral, cynique et parfois déroutante, où alternent le soliloque du protagoniste et la parole du narrateur-auteur

qui apostrophe à l'occasion le lecteur. Il raconte l'histoire d'un homme ordinaire, avec une teinte de cynisme ou de sentiment d'impuissance devant l'inéluctabilité du destin.

Au début de l'ouvrage, c'est l'hiver 1927-1928 et Franz Biberkopf sort de prison après avoir purgé une lourde peine pour le meurtre de sa femme. Il est résolu à mener dorénavant une existence honnête. Malgré les difficultés dues à la situation économique désastreuse de l'Allemagne, il tient parole... du moins jusqu'à ce que deux trahisons dont il est victime l'amènent à s'avouer vaincu. La seconde, qui est le fait de quelqu'un qu'il considère comme un ami, le laisse même infirme. Et son moral est au moins autant affecté que son corps. On comprend que la foi de Biberkopf dans la nature humaine et dans l'amitié est cruellement déçue. Par la force des choses, il retourne à sa vie de proxénète et de cambrioleur. Mais le mauvais sort et son « ami » n'en sont pas encore quittes avec lui. Une autre épreuve encore plus terrible l'attend : une épreuve qui l'amènera à se demander s'il souhaite toujours continuer à vivre...

Le roman d'Alfred Döblin est suivi d'un texte de R. W. Fassbinder, qui livre « quelques pensées en désordre » sur cet ouvrage. Comme lui, je dois avouer avoir été tenté d'abandonner ma lecture au cours des 150 premières pages. Mais, à son exemple, j'ai ensuite constaté que je serais alors passé à côté d'une œuvre tout à fait exceptionnelle.

Gaëtan Bélanger

Andreï Makine
LA VIE D'UN HOMME INCONNU
Seuil, Paris, 2009, 292 p. ; 32,95 \$

Il démarre lentement, ce nouveau-né du célèbre Prix Goncourt Andreï Makine. La première partie de *La vie d'un homme inconnu* tient plutôt de la mise en contexte que de l'exploration du thème annoncé. Le protagoniste et réfugié politique Choutov vit encore en France, en rupture avec sa jeune Léa et le milieu littéraire parisien. Il n'est pas encore retourné dans sa Russie natale. Le véritable *homme inconnu* ne sera introduit que plus avant, par Iana, ancien amour et hôtesse de Choutov, affligée du désagréable contretemps qui lui tombe dessus : « [...] on doit vivre avec un grand-père qui n'est pas à nous ! »

Introduit mais pas encore en action, car *l'homme inconnu* n'arrive vraiment qu'en troisième partie, après que Makine eut terminé sa fine analyse du Saint-Petersbourg d'aujourd'hui, des maîtres de la nouvelle Russie, des omniprésents oligarques. Soudain, le voilà, ce Volski, avec son amour Mila, magnifiques personnages tels que Makine sait si bien en construire. Le roman commence enfin. Surgissent les horreurs du siège de Leningrad, plus tard renommée Saint-Petersbourg, les errements tragiques dans la Russie en ruine des années 1940, les abominations que connaissent tous les peuples aux prises avec des démons et des batailles qui ne sont pas les leurs.

Après une accalmie, après avoir goûté aux simples joies de l'après-guerre, Volski et Mila plongent dans la désintégration ultime de l'être humain, dans les camps de Sibérie voulus par Staline, dictateur fou. Et ce sera en compagnie de Volski que l'écrivain russo-français et *alter ego* de Makine prendra vraiment son élan. « Choutov sent soudain avec violence qu'il n'appartiendra jamais à ce monde russe qui renaît maintenant (Tant mieux ! se dit-il) dans sa patrie. »

Du grand Makine, tel que nous avons appris à le connaître et à l'aimer.

Michèle Bernard

Marthe Gagnon-Thibodeau

T. 1, LA BOITEUSE

JCL, Chicoutimi, 2009, 550 p. ; 16,95 \$

T. 2, AU FIL DES JOURS

JCL, Chicoutimi, 2009, 338 p. ; 14,95 \$

Sans l'ombre d'un doute, la réédition répond à une demande. Attente fondée sur le magnétisme de personnages hors norme plus que sur les péripéties qui, à l'occasion, atteignent une intensité et une cadence auxquelles ne résisteraient ni une existence ni la vraisemblance. La boiteuse, Gervaise Lamoureux, est de cette trempe. Son handicap, elle le traite comme un fait, non comme une infamie. Tout juste si elle tient à se rappeler à qui elle le doit. Son entourage, variable depuis l'enfance, elle l'accepte quand il le faut, le transforme si possible, le conteste au gré de sa détermination et de sa sagesse. Grâce à elle, nombreux sont ceux qui retrouvent leur dignité. Malgré les césures entre les volets de sa vie, la boiteuse infuse une constante vitalité dans des cellules conju-

Poésie, premier recueil

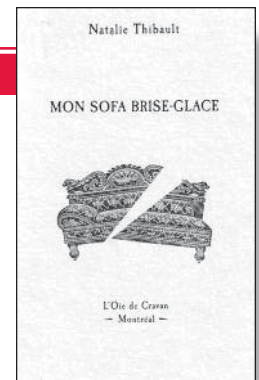
En quatrième de couverture de ce premier recueil de Natalie Thibault, on retrouve une élogieuse présentation de Richard Desjardins : « Pyromane de la réalité. Dynamiteuse des sentiments convenus. C'est libre comme la mort et ça flye, un faucon en piqué. De la poésie comme j'aime ». On l'aura compris, difficile pour celui ou celle qui parcourt cet ouvrage de faire abstraction d'un commentaire aussi favorable. Fort heureusement, la poète mérite les fleurs qu'on lui lance, cette plaquette d'une cinquantaine de pages se révèle parfaitement réussie. Entre l'énigme et la révélation, avec un brillant laconisme, Natalie Thibault aligne les vers comme autant de petits quiproquos. Aussi, c'est avec une habile manière pincésans-rire qu'elle sait faire grincer des dents : « Pendant que ma mère / se saoule de parfum gratis / et se prend pour Coco Chanel / je tête un suçon / seule comme une chaise / au rayon des objets perdus » (« Samedi après-midi chez Eaton »). La poétique privilégiée ici emprunte de nombreux éléments à la langue populaire et au discours de la société marchande. Aussi, cette évocation de la vie quotidienne par l'utilisation de marques de produits à usage domestique laisse souvent place à des passages plus introspectifs et plus personnels. Cette cohabitation judicieuse du rigolo et du sensible favorise et augmente le caractère polyphonique de l'ensemble. Une fois entré dans l'univers de cet ouvrage, on se rappelle soudainement qu'allumer un brasier ne nécessite qu'une simple allumette, et à cet égard, c'est avec une économie de moyens astucieuse que l'auteure joue les pyromanes. Qui s'y frotte s'y pique ; substance explosive, les textes sont percutants, brefs et précis. En somme, ce livre porte un intrigant titre iconoclaste, mais surtout, il le porte vraiment bien.

Louis-Martin Savard

Natalie Thibault

MON SOFA BRISE-GLACE

L'Oie de Cravan, Montréal, 2008, 51 p. ; 12 \$



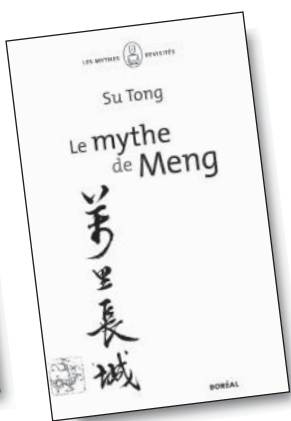
gales et familiales à la fois apparentées et différentes. De *La boiteuse* à *Au fil des jours*, Gervaise Lamoureux affiche une cohérence qui surmonte les aléas de la vie.

Le parcours de la boiteuse est pourtant terriblement exigeant. Dès l'enfance, les drames s'abattent sur elle, depuis les deuils jusqu'aux mauvais traitements en passant par les amitiés laissées en jachère. Par ses délires, la mère brise et même ensanglante la famille. Son décès oblige le père à confier Gervaise à une famille d'accueil. Changement de décor peu profitable, tant les endosseurs, la conscience en sommeil, esquivent leurs responsabilités. Chercher refuge auprès du monde clérical ne vaudra à Gervaise que des avanies supplémentaires : tout en professant l'amour de Dieu et de ses créatures, la communauté conclut sans vergogne qu'un handicap physique enferme la postulante dans une vocation de deuxième ordre. C'est pourtant grâce à cette cruauté retorse que

Gervaise atteint enfin une oasis : contre toute probabilité, l'homme qu'elle épouse sans le bien connaître lui procure sécurité et bonheur. Accalmie éphémère, car l'auteure a vite fait de remettre en marche les rouages qui broient son héroïne et émeuvent les lectrices : décès, insécurité, solitude, ruptures affectives, toutes les calamités occupent de nouveau l'agenda. Gervaise n'abdique pas, mais le bonheur lui a tant de fois fait faux bond que la sérénité lui devient plus méritoire. Dans *Au fil des jours*, Gervaise accueillera l'amour de nouveau, mais elle devra le défendre, celui-là aussi, contre une salve de calamités. C'est décidément beaucoup.

L'effort stylistique est patent et appréciable. L'auteure puise à paumes réunies dans le vocabulaire régional, au risque d'oser des expressions qu'on ne retrouve ni dans les dictionnaires usuels ni dans le *Dictionnaire québécois-français* de Lionel Meney, Ainsi *morniche*, « se faire passer un *sapin* » au sens

roman, mythologie



de recevoir un *savon*... Mieux vaut pourtant cette couleur tirée du terroir que la froideur antiseptique. Périples alerte auquel il ne manque que la mesure.

Laurent Laplante

Michèle Plomer
HKPQ

Marchand de feuilles, Montréal, 2009,
204 p. ; 19,95 \$

Après avoir convié les lecteurs à vivre au rythme du *Jardin sablier* (mention spéciale au prix Anne-Hébert 2008, lauréate du prix Alfred-Desrochers 2007, finaliste au prix Radio-Canada 2007 et au prix Archambault 2009), Michèle Plomer les invite en Chine avec un nouveau roman au titre énigmatique.

Sur un coup de tête, la narratrice de *HKPQ* accepte un poste au sein d'une organisation sociale internationale qui l'envoie d'abord à Canton. Elle y fait une rencontre bouleversante alors qu'une jeune servante chinoise en fuite, Wang Xia, lui confie une lettre pour sa mère. Arrivée à destination, Wang Xia disparaît dans la foule et la narratrice se retrouve malgré elle chargée de l'étrange mission. Mutée très rapidement à Hong Kong, elle y mène une vie solitaire marquée par de petits rituels rassurants : essayer tous les poissons et les fruits de mer du Tranquil Seafood Restaurant, ouvrir les pages de son guide sur Hong Kong et, en pointant son doigt au hasard sur les descriptions des lieux à visiter, choisir le coin du Port Parfumé dont elle entreprendra la découverte le dimanche suivant. C'est ainsi qu'elle aperçoit un jour, au Goldfish Market, un étonnant poisson dans un bocal. « Elle,

car elle ne pouvait être qu'une *poissonne*, était d'un rose tendre, translucide presque, comme un camée. Elle n'avait pas d'écaillés, mais une peau fine, sans aspérités. Elle mesurait huit centimètres tout au plus et avait le lobe frontal prononcé. » Mais plus encore, Poissonne a deux mains et sa bouche, semblable à une bouche humaine, forme des mots ! Émerveillée, la narratrice négocie le poisson auprès du jeune neveu du propriétaire de la boutique absorbé dans sa partie de cartes.

Une série de faits étranges viennent alors compliquer singulièrement l'existence de la narratrice : on lui vole son sac sur un traversier, son appartement est saccagé, son amie Wang Xia est arrêtée et un mystérieux inconnu au chandail vert la suit. Décidée à rompre avec un passé qui l'a meurtrie en s'installant en Chine, la narratrice serait-elle poursuivie par le fantôme de H. pourtant enterré dans un cimetière quelque part au Québec ? « J'étais venue en Chine du Sud pour être humaine. Pour baigner dans le grand *pool*. Poissonne me rappelait à cela. » La chance, cet élément philosophique indispensable à une vision du monde tout asiatique, permettra à la jeune Québécoise de changer son destin...

Mené avec aplomb et efficacité dans un style vivant où apparaissent çà et là un vocabulaire et des tournures de phrase amusantes, *HKPQ* se lit d'une traite avec un certain plaisir. Néanmoins, cette histoire fantaisiste portée par un enchaînement d'événements fortuits marqués du sceau de la superstition chinoise où se mêlent les réminiscences d'une relation amoureuse vénéneuse s'efface bien vite sans laisser de trace. Somme toute, Michèle Plomer offre ici un moment de

détente tout en légèreté qui plaira aux amoureux de la Chine mais qui, toutefois, risque de décevoir un peu les lecteurs séduits par *Le jardin sablier*.

Linda Amyot

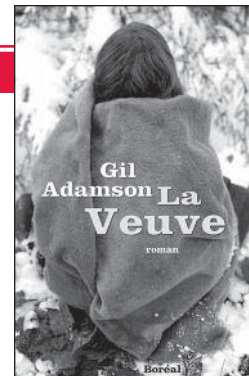
Su Tong
LE MYTHE DE MENG

Trad. du chinois par Marie Laureillard
Boréal, Montréal, 2009, 221 p. ; 21,95 \$

Nous faisons écho, dans le numéro 105, hiver 2006-2007, du lancement de la collection « Les mythes revisités » avec la publication simultanée des trois premiers titres. L'objectif de l'instigateur : d'ici 2038, confier à cent écrivains réputés la réécriture d'un grand mythe universel de leur choix selon leur vision propre. Le quatrième titre, *Le mythe de Meng*, est l'œuvre du Chinois Su Tong, célèbre notamment pour son roman *Épouses et concubines* qu'il a lui-même adapté pour le cinéma.

Les titres précédents puisaient parmi les mythes les plus connus d'Occident, soit l'histoire de Pénélope, indissociable de celle d'Ulysse, ou encore celle du Minotaure. *Le mythe de Meng* réfère quant à lui à une légende inconnue dans la civilisation gréco-latine, sauf des sinologues. Le lecteur d'ici ne peut ainsi mesurer la distance entre la vision de Su Tong et celle de la légende d'origine, « Meng Jiangnü, la pleureuse ». On dit que l'histoire est encore très vivace en Chine, qu'elle survit dans des chansons appartenant au patrimoine culturel. Un temple érigé il y a des siècles en l'honneur de l'héroïne attire les visiteurs de la Grande Muraille. Car cette histoire est liée à la construction du célèbre mur qui a coûté d'innombrables souffrances non seulement aux forçats qui y ont laissé leur vie, mais aussi à tous les leurs.

Du mythe antique, la Toile donne un bref résumé. La légende remonte au III^e siècle avant Jésus-Christ, sous le règne de l'empereur tyrannique Shi Huangdi, le premier de la dynastie Qin. La trame reste la même dans le mythe revisité par Su Tong : une jeune épousée voit sa vie bouleversée. À peine trois jours après son mariage, son mari disparaît, emmené de force pour travailler à la Grande Muraille. Elle part à sa recherche, même si tous l'en dissuadent, jugeant l'entreprise folle. Ne sait-elle pas que la montagne est à mille lis de son village, que le travail y est si dur que personne



n'en revient ? Qu'à cela ne tienne, la jeune femme est déterminée à aller porter des vêtements chauds à son mari, car l'hiver approche. À chaque étape qu'elle franchit pendant des jours et des jours de marche, dans des conditions hasardeuses, faisant des rencontres redoutables, elle se retrouve au cœur de la tourmente, sans que l'idée d'abandonner l'effleure.

Le récit de Su Tong raconte aussi cette longue quête, dont nous taisons ici l'issue. L'œuvre nous tient sous le charme. À l'action principale se greffent des aventures appartenant à un creuset culturel d'une richesse inouïe, où se côtoient le réel d'un règne tyrannique et une touchante histoire d'amour qui, par certains traits, fait penser à *Tristan et Iseut*. Fidèle au genre, *Le mythe de Meng* fait largement appel au merveilleux, à l'anthropomorphisme et à force symboles.

Pierrette Boivin

Junot Díaz

LA BRÈVE ET MERVEILLEUSE VIE D'OSCAR WAO

Trad. de l'américain par Laurence Viallet
Plon, Paris, 2009, 294 p. ; 39,95 \$

Il y a beaucoup d'ironie dans le titre du roman de Junot Díaz. En effet, si la vie de son héros est brève, elle n'a rien de merveilleux. Pas plus que n'est merveilleuse la vie des autres membres de sa famille. Écrivain américain né en République dominicaine, Díaz en retrace les parcours dans ce premier roman qui lui a valu, l'an dernier, le National Book Award et le prix Pulitzer.

Nous sommes dans le New Jersey des années 1980. Adolescent torturé, Oscar est rejeté par son entourage. Trop gros pour plaire aux filles, trop empoté pour faire partie d'une bande de copains, il cherche à échapper à la grisaille de sa vie dans l'écriture, espérant devenir le « Tolkien des Caraïbes ». Pour sa part, sa sœur Lola, la seule personne qui le comprend, est une *punkette* coincée dans sa vie de banlieue et qui, de fugue en fugue, mène une sorte de quête du bonheur.

Béli, leur mère, a dû fuir la dictature de la République dominicaine dans les années 1950 pour s'être éprise d'un gangster proche de la famille Trujillo. Laisseée pour morte dans un champ de canne à sucre, elle s'est réfugiée aux États-Unis où elle élève

Premier roman

Ce premier roman de la Torontoise Gil Adamson la place d'emblée parmi les auteurs à surveiller. Si les termes les plus élogieux rendent justice à *La veuve* – livre « remarquable » selon Michael Ondaatje, « superbe » selon Jim Harrison –, sa trame générale semble pourtant relever de la gageure : ce n'est effectivement pas tous les jours qu'on peut lire un western féminin. Avec un texte aussi irrésistible que celui d'Adamson, on souhaiterait qu'il en fût autrement.

La chasse à l'homme (ou plutôt, à la femme) que raconte *La veuve* nous transporte dans l'Ouest canadien en 1903, à l'époque où un terrible glissement de terrain a presque anéanti la petite communauté minière de Frank (Alberta), dans le pas du Nid-de-Corbeau, à l'extrémité sud des Rocheuses. À dix-neuf ans, Mary Boulton, alias « la veuve », est une femme traquée. Après avoir abattu son mari pour des motifs que le texte tarde à élucider, elle est poursuivie par deux géants roux, Jude et Julian, les frères du mort, qui jurent de la voir pendue. La fuite de la jeune femme entraîne la rencontre de plusieurs personnages secondaires, une composante du livre que l'auteure a particulièrement soignée. De William Moreland, le « coureur des crêtes », au révérend Bonnycastle, pasteur pugiliste, la romancière a donné vie à d'attachants lascars. La force du roman tient aussi au travail sur la trame historique, précise, imagée mais jamais lourde, de même que sur la « folie » de la meurtrière, en proie à des hallucinations.

Manifestement, l'atmosphère du « far-west » canadien plaît à l'auteure, car c'était déjà l'atmosphère émanant d'*Ashland* (2003), recueil de poèmes en prose non traduit en français. S'inspirant notamment de Ron Hansen (*L'assassinat de Jesse James par le lâche Robert Ford*, 1883) et de Michael Lesy (*Wisconsin Death Trip*, 1973), *La veuve* est un magnifique roman.

Patrick Bergeron

Gil Adamson

LA VEUVE

Trad. de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné
Boréal, Montréal, 2009, 420 p. ; 24,95 \$

ses enfants à la dure. Elle-même rescapée d'une enfance horrible, elle ne connaîtra de son père, disparu à sa naissance, que ce que lui en racontera La Inca, la femme qui l'a sauvée. Junot Díaz, dans un émouvant chapitre, nous peint ce père en médecin prospère, en époux comblé, mort brisé dans les geôles de la dictature pour avoir voulu préserver l'honneur d'une de ses filles, convoitée par Trujillo.

On le voit, dans *La brève et merveilleuse vie d'Oscar Wao*, le malheur est toujours aux troussees des personnages où qu'ils soient. Peut-être est-ce à cause du *fuku*, dont parle constamment le narrateur, l'antique malédiction des Caraïbes qui frappe les descendants des esclaves, et qui,

pour la famille d'Oscar, prendra les traits d'un des dictateurs les plus sanguinaires que l'Amérique latine ait produits.

Le plus étonnant, c'est que Junot Díaz raconte tout ça avec une verve quasi jubilatoire, dans une langue pétillante d'inventivité où se mêlent français, espagnol et argot (parisien hélas !). Comme on danse sur la chanson de Vigneault quand il chante « tout le monde est malheureux », on sort presque réjoui de *La brève et merveilleuse vie d'Oscar Wao* en dépit des drames dont elle est tissée. C'est dire la force de l'écriture de Díaz qui réussit à transfigurer sa matière tragique en objet littéraire immensément séduisant.

Yvon Poulin



Mylène Wilhelmy et Jean-Pierre Wilhelmy
SARAH, À L'OMBRE DES HOMMES
 Libre Expression, Montréal, 2009,
 377 p. ; 29,95 \$

Les auteurs, père et fille, lui, écrivain et historien, elle, étudiante en médecine, cosignent un roman inspiré d'une tranche d'histoire de Montréal vers la fin du XIX^e siècle. Pour la première fois, des femmes sont admises à l'Université McGill, non sans avoir dû en forcer les portes et se blinder contre les railleries de leurs confrères. L'héroïne, Sarah Johnson, travaille d'arrache-pied pour se préparer à franchir aussi ces portes et « faire médecine ». Les circonstances l'amèneront à sonder sa vocation auprès des malades : les premiers cas de variole, la « picote noire », font leur apparition en février 1885 à Montréal. Bientôt, c'est l'épidémie. La propagation de la maladie fait éclater la tension latente entre anglophones et francophones, tension qui se double du clivage entre riches et pauvres. En effet, les francophones des quartiers insalubres sont tenus responsables, par manque d'hygiène, de l'éclatement et de la transmission de la maladie infectieuse mortelle. À cela vient s'ajouter le débat entre les tenants et les opposants à la vaccination. Par ailleurs, le roman fait écho à la pendaison du Métis Riel, vue comme un autre événement qui vient creuser le fossé entre anglophones et francophones dans la ville du maire Beaugrand.

Se détachent de la scène publique bon nombre de personnages fictifs, dont Philippe Fournier, journaliste à *La Minerve* et Peter Murray, journaliste à *The Gazette*, histoire de

donner les deux points de vue, francophone et anglophone. La jeune Sarah Johnson a des attaches dans les deux milieux. Son histoire d'amour avec l'un des frères Ferris, tous deux jeunes médecins en vue, mais aussi figures des mythiques Caïn et Abel, exacerbera la jalousie qu'entretenait déjà l'autre à l'égard de l'élu. Des quiproquos, des coups de théâtre, des événements

tragiques font rebondir l'action et mettent en péril cette histoire d'amour candide traversée par d'autres intrigues qui enrichissent le tableau socio-historique du Montréal d'il y a à peine plus d'un siècle.

L'amalgame des composantes fictives et des faits historiques est si bien réussi que l'on a peine à les départager. *Sarah à l'ombre des hommes* laisse chez le lecteur des images saisissantes des conditions de la vie urbaine et de l'hygiène publique de Montréal en 1885, alors que la mort rôde.

Pierrette Boivin

David Mitchell
LE FOND DES FORÊTS
 Trad. de l'anglais par Manuel Berri
 L'Olivier, Paris, 2009, 473 p. ; 34,95 \$

Certaines choses arrivent rarement dans une vie. L'amitié. Le silence. Et puis ceci : une œuvre qui, par sa seule beauté, parvient à vous faire pleurer comme un enfant. C'est ce qui se produit avec *Le fond des forêts* du Britannique David Mitchell. On pleure, on rit, on se tord de plaisir, comme chatouillé par sa plume. On voudrait que cela ne finisse jamais, on en tremble, on n'en peut presque plus. Et tout cela grâce à Jason Taylor, ce petit bonhomme de treize ans, poète et bègue, sensible à l'extrême et drôle comme pas deux, lucide comme bien peu d'entre nous peuvent se vanter de l'être.

Le fond des forêts, c'est sa vie à lui. Quelques tableaux de sa vie, de toute cette vie qu'il y a dans la tête de ceux que nul n'écoute ni ne regarde. C'est la splendeur inouïe et la terreur affolante de se retrouver

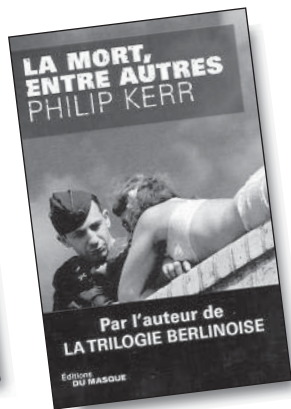
soudain perdu entre deux âges. Ni homme ni enfant. Incertain de tout. C'est lui, tout lui : menacé d'invasion par la société xénophobe, injuste, dure et profondément exclusive qu'est l'Angleterre thatcherienne du début des années 1980, et néanmoins en lutte pour la survie de son individualité, une individualité certes vacillante (puisqu'en devenir), mais forte précisément de ce seul vacillement (forte, c'est-à-dire toujours sur le qui-vive et impitoyablement consciente d'elle-même, de ses limites comme de ses rêves). Jason Taylor le bègue. Celui dont on se moque. Celui que l'on malmène. Et celui, surtout, qui nous donne à penser ce que depuis toujours nous ne devinons que trop bien : l'exclusion, quand elle ne nous détruit pas, a ceci d'absolument fabuleux qu'elle nous repousse à l'intérieur, dans la tête, dans le corps, et qu'elle nous permet d'accéder à une vie infiniment moins commune que celle du dehors. À une pensée tout aussi brillamment singulière qu'infiniment multiple qui fait de l'exclu sa propre fratrie, sa propre tribu d'ombres. Pour Jason, ce sera « le Minable », « le Pendu », le « jumeau fantôme » – tous ces autres soi-même qui cohabitent en soi comme autant de peurs, de douceurs, de fous rires et de faux pas.

Entre la cruauté des troupes sociales et celle des mots avec et contre lesquels il se bat constamment, Jason Taylor se pose en unique artisan de sa propre dignité. Entre son attrait pour les balades et les forêts et des rencontres déterminantes avec quelques grandes personnes vraiment « grandes », il fait l'épreuve de la bêtise du monde et tâche de s'en écarter. Et, même une fois le livre refermé, on continue de l'aimer, ce petit poète balbutiant. On se prend à espérer le croiser un jour (il doit bien frôler la quarantaine aujourd'hui). Oui, même plusieurs jours après avoir mis un terme à la lecture de son récit, on est encore inspiré par sa droiture exemplaire.

Aussi pour tous les rejetés des cours de récré, pour tous les troublés du langage, tous les génies raillés, tous les « pestiférés », les sensibles-à-tout incapables de « je-m'en-fichage » – pour tous ceux-là, merci Jason Taylor. Merci David Mitchell. Et merci les éditions de L'Olivier pour avoir eu, une fois de plus, le flair et l'intelligence de publier le roman immense d'un écrivain appelé à devenir l'un de ceux qu'on lira encore et encore bien après notre mort.

Alexandre Lizotte

I policier, roman, nouvelles



Michel Vézina
SUR LES RIVES
Coups de tête, Montréal, 2009,
139 p. ; 14,95 \$

Sur les rives est un court roman du Québécois Michel Vézina qui nous amène aux limites de l'horreur, si bien qu'à la fin, on en redemande. Un récit dépouillé de description lourde ou de personnage superflu : Vézina réduit tout à sa plus simple expression. Une écriture efficace et visuelle qui essouffle par son rythme fiévreux, des phrases courtes et toutes nécessaires décrivant action et coups de théâtre. Rédigés en joul, les dialogues familiarisent le lecteur québécois pure laine à l'intrigue. Néanmoins, des images fortes viennent parfois s'y greffer dans un style qui voisine avec la prose poétique, comblant aussi nos envies littéraires, souvent négligées dans les romans policiers. Les deux styles coexistent harmonieusement. Les personnages deviennent attachants et les lieux, mythifiés. On y croit, à l'histoire de Vézina, malgré son caractère grand-guignolesque. Par ailleurs, le titre de chaque chapitre annonce à petite dose son contenu puisqu'il fait allusion à des classiques littéraires ou cinématographiques du XX^e siècle. Polar épuré comme il est rare d'en lire, *Sur les rives* demeure original dans son genre en ce qui a trait au dénouement, touchant à la fois au drame familial, au policier et au vaudou.

Le récit oscille d'un personnage à l'autre. On apprend à les connaître un à un avec leurs manies, leur langage et leur petit jardin secret. Leurs histoires se rejoignent lorsque le corps d'une femme est retrouvé mutilé

sur une plage du Bas-Saint-Laurent, dès le début du roman. Plus la lecture avance, plus ce qui semblait être un règlement de compte suivi du suicide du meurtrier devient plutôt une série de meurtres où, chaque fois, l'assassin se donne la mort. Une enquête difficile pour Mélanie Bonne, l'inspecteur Bélanger et Faustin Robert, trois personnages réunis par le destin. Et les meurtres sordides qui se multiplient...

Julie Pelletier

Philip Kerr
LA MORT, ENTRE AUTRES
Trad. de l'anglais
par Johan-Frédéric Hel Guedj
Du Masque, Paris, 2009, 406 p. ; 29,95 \$

Bien qu'officiellement classé parmi les policiers, *La mort, entre autres* tient plutôt du roman historique. L'auteur écossais Philip Kerr reproduit l'après-guerre en Europe, les années 1945-1950, comme s'il y était, comme si nous y étions.

Époque peu connue et sujet dérangeant. Vingt ans après *La trilogie berlinoise*, écrite en 1989, Kerr ramène le détective Bernhard Gunther qu'il avait laissé en 1947, à Berlin. Nous sommes maintenant à Dachau, en 1949, lieu de damnation entre tous. « Nous n'étions qu'à un jet de pierre de ce qui était naguère le camp de concentration. »

La Seconde Guerre et le III^e Reich sont derrière lui, mais l'avenir de Gunther ne brille guère pour autant. Dégoûté de tout, des vainqueurs comme des vaincus, il est au bord de l'abîme. Sa femme est folle et mourante. Dans une Allemagne dévastée, le cynique détective se retrouve mêlé à des

assassinats, des commandos juifs, des espions américains et des fugitifs nazis.

La mort, entre autres ouvre sur un retour en arrière. Berlin, 1937. Gunther doit accompagner en Palestine Adolf Eichmann, particulièrement fier du fait « qu'il avait fréquenté la même école qu'Adolf Hitler ». Le détective privé découvre ainsi le *Lebensraum* de Hitler. « Personne ne songea un instant que notre espace vital ne pourrait voir le jour que si d'autres trouvaient la mort. » L'histoire nous a enseigné que le désir du dictateur nazi d'avoir des colonies hors territoire aboutira à la « solution finale », hélas bien connue aujourd'hui : la Shoah et l'assassinat de Tsiganes, de Slaves, d'homosexuels, de communistes et d'autres.

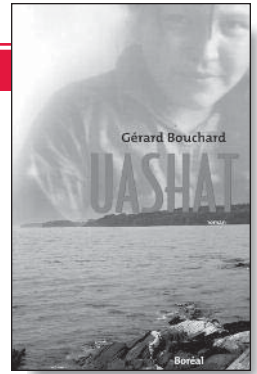
Ce brillant portrait de l'Allemagne en reconstruction, vue de l'intérieur comme rarement, est aussi troublant que passionnant. On ne peut guère s'étonner que le livre de Kerr ait gagné le prix du Polar européen 2009, sur les pas du grand Islandais Arnaldur Indridason (2008).

Michèle Bernard

Gabrielle Wittkop
LES RAJAHS BLANCS
Verticales, Paris, 2009, 401 p. ; 42,50 \$

Publié initialement en 1986, *Les rajahs blancs* est le septième livre de Gabrielle Wittkop paru chez Verticales depuis 2001. Alors que la romancière est réputée pour traiter de thèmes dérangeants dans un style somptueux, elle s'abstient, dans *Les rajahs blancs*, de puiser dans la même veine sadienne que *Le nécrophile* (1972) ou *La marchande d'enfants* (2003). Le roman s'inspire de la vie de l'aventurier James Brooke (1803-1868), ancien lieutenant de l'East India Company qui fonda la dynastie des rajahs blancs de Sarawak en 1841. Wittkop retrace les 105 ans d'existence du Raj britannique et dresse un portrait contrasté des trois rajahs blancs : James Brooke, le chasseur de chimères, dont s'inspira Joseph Conrad dans *Lord Jim* (1900) ; son neveu Charles, le bâtisseur hasardeux, francophile et ladre passionné, de même que le fils de ce dernier, Vyner, grand viveur et héritier du trône récalcitrant.

Ce n'est pas la première fois que Wittkop puise son inspiration dans l'histoire. Elle a déjà consacré des ouvrages à Hoffmann, à Madame Tussaud et à l'abbé de Choisy



Le monde autochtone

notamment, alors que *Sérénissime assassinat* (2001) avait pour cadre Venise au siècle des Lumières. Pour Wittkop, « l'histoire est toujours fictive, une sorte d'allégorie ». Dans *Les rajahs blancs*, son traitement de l'histoire suppose une érudition folle, mais la romancière n'en fait jamais étalage. Au contraire, plutôt que d'alourdir la narration de portraits détaillés des nombreux acteurs intervenant dans la saga du Raj, elle use savamment de l'ellipse. On s'y perd parfois parmi les personnages secondaires, mais c'est sans conséquence, car on se laisse envoûter par le souffle épique qui émane des *Rajahs blancs* et qui doit beaucoup, assurément, à ce travail de l'ellipse. Certaines figures demeurent d'ailleurs inoubliables, tels Rentap, le bel insurgé résolu à mourir debout, ou l'extravagante rane Sylvia.

Patrick Bergeron

Éric Simard

ÊTRE

Septentrion, Québec, 2009,

152 p. ; 17,95 \$

Le recueil de nouvelles d'Éric Simard, *Être*, est centré sur un projet narratif qui accumule les récits autour d'une idée fixe (l'apprentissage de l'existence à partir du singulier) et d'une progression thématique et chronologique (de la petite enfance étouffante à la vieillesse). C'est dire que les nouvelles ne se répondent pas par les protagonistes qu'elles mettent en scène, mais par une unité à situer davantage dans le propos et dans la vision suggérée du monde. Le risque est alors très grand de passer par des chemins rebattus, et Simard n'évite hélas aucunement ce piège.

Une volonté d'aller au plus général des existences humaines est au centre d'*Être*. En présentant des personnages moyens, en évitant souvent de les nommer, en limitant les ancrages spatio-temporels, en titrant chaque nouvelle à partir d'un verbe à saisir tel une étape de l'apprentissage de la vie, Simard vise à cartographier les grands axes du développement humain en insistant sur les blessures premières, sur la découverte difficile de soi et de l'autre, avec ses lots d'incompréhension réciproque et de violence. Chaque récit prend alors prétexte d'un élément précis, toujours isolé par la narration dans un espace sans mise en contexte, à valeur universaliste, où l'inti-

Comme l'exige une telle paternité, le dernier livre de Gérard Bouchard se loge à la croisée de l'histoire et de la sociologie. L'histoire y révèle de cruelle façon quel sort frappait les autochtones quand une société blanche lançait à leurs dépens et avec une conscience étale une opération d'épuration urbaine. Sept-Îles chassant de son centre la réserve d'Uashat, ce n'était pas un beau spectacle. La sociologie, quant à elle, ausculte les forces impliquées dans l'écrasement des parias : l'université en mal de subventions, le haut clergé englué dans le *bon-ententisme* avec le pouvoir financier, l'aliénant progrès technologique, la désillusion de la jeunesse autochtone. L'art consiste ici à donner chair et vie à ce qui risquait de se réduire à un autre défilé de culpabilités exsangues et de vœux larmoyants. Tout, en effet, passe par les tripes d'un jeune stagiaire aux allures d'écorché vif.

Tristement semblable à la plupart d'entre nous, le jeune Florent Moisan ignore tout du monde autochtone. Il y est parachuté par un professeur qui tient davantage à ne pas perdre une subvention qu'à encadrer honnêtement un relevé sociologique. Moisan n'est ni préparé à cette tâche ni maître de ses moyens. Il offrira une balbutiante empathie, bénéficiera d'amitiés généreuses, mais ses erreurs naïves lui donneront tort même quand il méritait mieux. Il assistera, maladroit et révolté, à un répugnant nettoyage ethnique.

Présenté comme un roman, *Uashat* recourt pourtant à une mise en scène un peu équivoque. Un professeur, Louis-Maurice Larocque, se reconnaît responsable du désarroi de Moisan : il l'a expédié à Sept-Îles sans préparation en songeant aux fonds de recherche plus qu'à la recherche et à son jeune chercheur. Ce détour permet à Bouchard de faire porter à l'université sa part de responsabilité. Astuce efficace et justifiée qui n'empêche pas l'ouvrage de tout devoir au romancier. Du coup, c'est de Bouchard qu'il fallait attendre certaines clarifications. Une jeune autochtone enceinte devait-elle, comme les adolescentes blanches, accoucher au loin et dissimuler son « état » ? Bien des réserves n'en demandaient pas tant. Haute-Rive ne préférerait-elle pas l'orthographe de Hauterive ? L'Indien MacKenzie a-t-il pu passer trois ans à la prison de Bordeaux, alors que la limite y est de « vingt-trois mois et 29 jours » ? La structure diocésaine était-elle en place dès 1954 ou la Côte-Nord attendait-elle l'érection de l'évêché de Hauterive par Mgr LaBrie ? Détails qui concerneraient l'historien en laissant au romancier tout son mérite.

Laurent Laplante

Gérard Bouchard

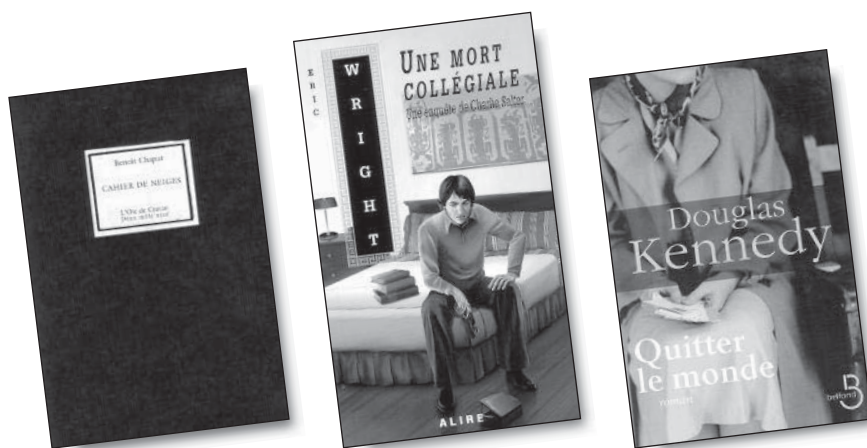
UASHAT

Borealis, Montréal, 2009, 327 p. ; 25,95 \$

mité de chacun est décrite à fleur de peau, sans l'économie des clichés, ce qui rend les chutes prévisibles. Ainsi, de la naissance à la mort, ce sont toutes les actions centrales d'une vie qui passent par une vision convenue du monde où la famille est toujours invivable, un carcan impossible, à moins d'en être privé.

L'écriture de Simard est fondée sur la répétition, le ressassement, le recours fréquent à la banalité, afin de faire ressortir

une certaine exemplarité des trajets esquissés. Le point de vue narratif se fixe toujours sur un objet, ne dévie pas de cette trajectoire, s'attarde à peindre les gestes et les situations dramatiques sans jamais déroger à la voie courte, celle qui devrait nous installer dans la tension, l'appréhension du monde à partir de sa fugacité, mais l'exercice tombe à plat parce que rien ne perce derrière l'idée, ni le style, assez plat, ni le propos, bancal, ni le point de vue narratif, par trop limité.



Il en résulte un recueil qui s'étire à partir d'une idée somme toute valable, bien que vite épuisée, mais sans que la vie perce vraiment, dans ses effleurements subtils, la toile des récits.

Michel Nareau

Benoît Chaput
CAHIER DE NEIGES
 L'Oie de Cravan, Montréal, 2009,
 54 p. ; 12 \$

À la toute fin de ce livre, on peut lire la note suivante : « Ces dix textes furent écrits pour aider à traverser un mois de mars particulièrement obscur et enneigé. Il suffisait d'écrire un texte par jour et de regarder la neige tomber. En cette période de l'année nul ne sait lui échapper, ni jusqu'où elle pourra le mener. *L'hiver est long par ici* ». Avec ce *Cahier de neiges*, Benoît Chaput, poète et directeur de L'Oie de Cravan, inaugure une toute nouvelle collection : « Le fer & sa rouille ». Numéroté et relié à la main, l'ouvrage surprend d'abord par le charme singulier de sa facture artisanale. À l'intérieur, on trouve dix courtes proses poétiques. Parfois fantaisistes, d'autres fois teintés de mysticisme, ces récits brefs ont en commun d'adopter une posture fortement contemplative. Dès les premières lignes, on montre un homme à sa fenêtre. Il rêve. Qu'imagine-t-on, à quoi songe-t-on, lorsqu'on fouille du regard la neige qui tombe ? On voit apparaître un personnage muni d'un étrange calumet de la paix à deux fourneaux. On visite l'Enfer et on raconte la victoire de la « statue d'un barbu » sur « la bête », laissant « un Noël permanent sur la Terre ». On

décrit un épisode farfelu et surréaliste où un cheval perd ses dents. On se rappelle un oiseau mécanique et ses propriétaires. On se souvient de la relation entre un vieillard et une jeune femme attentionnée. On évoque le roman *Neige noire* d'Hubert Aquin. En outre, comme des flocons de neige éphémères, comme d'insaisissables cristaux fragiles, les textes de ce recueil présentent une nature fine et évanescence. Ceux-ci, écrits dans une langue simple, font preuve d'une force précaire et énigmatique qui séduit par la pureté de leur dépouillement.

Louis-Martin Savard

Eric Wright
UNE MORT COLLÉGIALE
 Trad. de l'anglais par Isabelle Collombat
 Alire, Québec, 2009, 277 p. ; 12,95 \$

Une mort collégiale est la dixième enquête du personnage Charlie Salter, inspecteur d'état-major de la Ville de Toronto qui a connu un franc succès dans ses affaires précédentes. Quant à Eric Wright, il est un écrivain canadien estimé dans le monde du polar puisqu'il a décroché pas moins de quatre prix Arthur-Ellis, récompense littéraire canadienne offerte tous les ans aux auteurs d'œuvres qui se démarquent dans la mise en scène de crimes mystérieux.

Wright nous introduit souvent dans son monde policier de la même manière : un meurtre se produit et Charlie Salter veut s'en mêler pour se sortir de sa routine, qui semble l'ennuyer. L'enquête est entrecoupée de parcelles de la vie privée du personnage, qui diluent le mystère, mais humanisent l'inspecteur et l'ancrent dans la réalité.

Dans le cas d'*Une mort collégiale*, le père de Charlie Salter entre à l'hôpital, inconscient, à la suite d'une chute, une situation qui s'écarte de l'enquête et qui amène Salter à se poser plusieurs questions sur les relations filiales. Ce bouleversement émotionnel amène le héros à rédiger un journal dans lequel il relate toutes les observations faites lors de son enquête au Bathurst College, où l'homme assassiné venait d'être élu comme doyen. Étant donné que le lecteur est témoin du moindre geste et de la moindre parole de l'inspecteur tout au long du récit, la lecture de ce journal est quelque peu redondante. En réalité, *Une mort collégiale* s'avère une très bonne enquête pourvue de complexité par son grand nombre de suspects, par la corruption et l'implication dans la politique universitaire des personnes interrogées. Cependant, le rythme du récit demeure plutôt lent. Wright applique une formule classique du polar, n'invente rien, reste plus ou moins avec les mêmes scénarios de roman en roman, une formule qui semble gagnante puisque le renom de cet auteur n'est plus à démontrer.

Julie Pelletier

Douglas Kennedy
QUITTER LE MONDE
 Trad. de l'américain par Bernard Cohen
 Belfond, Paris, 2009, 491 p. ; 29,95 \$

Le dernier roman de Douglas Kennedy met en scène une héroïne au parcours chaotique qui n'est pas sans rappeler ses autres personnages féminins. Jane Howard, fille unique d'un couple désuni, décroche à treize ans qu'elle ne se mariera jamais et qu'elle n'aura pas d'enfant. Mais l'avenir lui réserve quelques surprises... plutôt mauvaises, pour ne pas dire franchement cruelles : après une liaison avec un de ses professeurs qui tourne court, Jane termine ses études littéraires et, contre toute logique, s'enrôle dans l'équipe de Brad Pullman, un arriviste arrivé, chez Freedom Mutual, où elle tâtera la salle des marchés aux côtés de l'opiniâtre Trish Rosenstein. Mais là encore, l'histoire tourne court. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, Jane décroche un poste de maître-assistant à l'Université de la Nouvelle-Angleterre et fait des débuts houleux dans l'enseignement. Puis elle rencontre Theo Morgan, un hurluberlu mordu de cinéma, et sa vie prend un tour inattendu quand le

bout de papier d'un test de grossesse vire au rose : « Et à ce moment sans doute déterminant de mon existence, devant ce tournant soudain que ma vie prenait malgré ma volonté, une question anodine a surgi dans ma tête : 'Qui a décidé que la couleur symbolisant la maternité était rose ?' Elle a été aussitôt suivie par une autre, moins prosaïque : 'C'est comme ça que fonctionne le destin ?' » Quelques années plus tard, la vie de Jane vole en éclats : d'un deuil impossible à faire aux prêches sentencieux d'un évangéliste douteux, Jane parviendra à rétablir un équilibre...

Quitter le monde aborde les thèmes chers à Kennedy : la culpabilité, les couples dysfonctionnels, le succès indissociable de la chute, les écueils de la vie familiale, bref la nécessité d'apprendre à vivre avec les coups tordus du destin. Les habitués de Kennedy y retrouveront avec plaisir sa prose désinvolte qui sait si bien gratter le vernis des bonnes âmes, et l'inévitable *happy end* qu'on se prend à souhaiter tant les attachants personnages de Kennedy nous ressemblent.

Sylvie Trottier

André Alexis
L'EXIL

Trad. de l'anglais par Nicole et Émile Martel
Fides, Montréal, 2009, 539 p. ; 34,95 \$

Le narrateur a quitté Ottawa en 1989 pour la vie monastique en Italie, près de Florence. Quatorze ans plus tard, la nostalgie le gagne et il décide d'écrire ses souvenirs. Sa mémoire est peuplée d'individus qu'il a lui-même côtoyés ou dont des proches lui ont parlé. Son récit s'échelonne de 1983 à 2004, l'action se déroulant principalement à Ottawa. La crédibilité du narrateur serait mise à mal n'était-ce son discret aveu sur la participation obligée de son imagination. En effet, quel narrateur témoin pourrait, à distance dans le temps et dans l'espace, s'immerger dans les pensées de personnages, de surcroît connus par personne interposée ?

En 1983, le narrateur quitte la maison familiale pour s'installer en appartement.

Période intense pour ce jeune homme de 26 ans qui se découvre plus d'affinités avec des personnes d'âge mûr qu'avec celles de son âge. Un ami de son père l'invite au


Club de la Quinzaine, un groupe qui discute de philosophie. Il s'agit là du premier cercle de personnages du roman. Une rencontre fortuite dans un bar avec deux fonctionnaires ajoute un autre cercle de connaissances et lui ouvre une fenêtre sur la vie politique partisane. À l'intérieur de chaque cercle, composé surtout d'intellectuels, se tissent des réseaux. Le romancier se montre attentif au cheminement intérieur des uns et des autres.

Plus que l'histoire proprement dite, ce sont les personnages et les questions qui les assaillent qui créent l'intérêt du roman d'André Alexis. Qu'est-ce que réussir sa vie, de se demander le narrateur à propos du ministre Runstedt, député conservateur de Calgary, qui est allé au-delà de ses ambitions ? L'amitié doit-elle faire taire ses scrupules, s'interroge Edward, proche collaborateur du conseiller politique Franklin ? Jusqu'où va la loyauté ? Et laisser carte blanche à des individus suspects, pour venir à bout de récalcitrants à la réalisation d'un projet gouvernemental, est-il légitime ? S'en laver les mains sous prétexte que l'on ignorait leur mode d'intervention est-il responsable ?

 **Triptyque**

NOUVEAUTÉS AUTOMNE 2009

www.triptyque.qc.ca
tél. : (514) 597-1666

			
			
MARC-ALAIN WOLF Sauver le monde roman, 205 p., 20 \$	MARIE-NOËLLE GAGNON L'hiver retrouvé roman, 160 p., 18 \$	FRANÇOIS LEBLANC Quinze secondes de célébrité roman, 235 p., 23 \$	DIANE VINCENT Peaux de chagrins polar, 236 p., 22 \$

roman de mœurs, poésie, nouvelles



Graves questions auxquelles s'ajoutent celles non moins sérieuses du suicide, de la jalousie, de la vengeance, mais aussi du pardon, de l'amour, de Dieu, etc. Thèmes philosophiques, donc.

Roman touffu où abondent les références culturelles. Le romancier natif de Trinidad a pris racine au Canada, à n'en pas douter, avec tous les effets de réel empruntés à la vie politique fédérale et à la ville d'Ottawa. Quoique lauréat de deux prix littéraires pour son premier roman, *Enfance (Childhood)*, et animateur d'une émission musicale à la CBC, André Alexis demeure un auteur peu connu du côté francophone.

Pierrette Boivin

Viceslas-Eugène Dick L'ENFANT MYSTÉRIeux Huit, Québec, 2009, 390 p. ; 30 \$

Conteur, dramaturge, poète et chroniqueur, Viceslas-Eugène Dick (1848-1919) fut surtout connu comme romancier. C'est ce dernier aspect de l'œuvre qui intéresse depuis plusieurs années Rémi Ferland : en 1998, celui-ci faisait paraître en édition critique *Une horrible aventure* (1875) et il nous offre aujourd'hui *L'enfant mystérieux*, livré d'abord en feuilleton en 1880-1881 ; il prépare actuellement la publication de *Viceslas de Calonne ou L'amante vengée* (1865) en annexe à l'édition du *Roi des étudiants* (1876).

Roman de mœurs et, surtout, d'aventures, *L'enfant mystérieux* raconte essentiellement les démarches criminelles de l'envieux Antoine Bouet pour entrer en possession de l'héritage de son frère aîné

Pierre, qui est sans enfant. Mais ce dernier veut bientôt léguer son bien à sa fille adoptive, Anna Walpole, que le hasard d'un naufrage, à trois mois, lui a laissée entre les mains et dont il assume la responsabilité depuis maintenant dix-sept ans. Après toutes sortes de menées crapuleuses, la manœuvre d'Antoine échoue, Anna retrouve ses parents naturels, qui sont très fortunés, puis épouse l'homme qu'elle aime, tandis que les enfants d'Antoine et de sa femme Eulalie deviennent les héritiers de Pierre, décédé depuis peu. Le bien est ainsi récompensé et le mal, puni, en conformité avec la tradition romanesque québécoise du XIX^e siècle.

En plus de ce manichéisme marqué, *L'enfant mystérieux* affiche les multiples procédés convenus du temps : pressentiments réalisés, conversations épiées, évènements, enlèvements, séquestration, délivrance, meurtres et tentatives de meurtre, suicide même, déguisements, intervention du hasard..., le tout dans un contexte où se multiplient les coups de force narratifs et où la vraisemblance est mise à rude épreuve. Comme la plupart des œuvres qui lui sont contemporaines, le roman a une importance moins littéraire qu'historique et documentaire, quoique la plume de Dick, humoristique à l'occasion, offre parfois de bons moments.

Rémi Ferland a procédé à l'édition critique de l'œuvre avec une énergie et une efficacité renouvelées en accompagnant les 261 pages du roman de pas moins de 104 pages de notes et de variantes. Il y expose méticuleusement les différents états du texte et renseigne abondamment sur une foule de sujets convoqués par le récit : des mythologies grecque et romaine aux anguil-

les de l'île d'Orléans, de la consommation québécoise de rhum au XIX^e siècle à l'or de la Californie, des débuts de la navigation à vapeur à l'émigration irlandaise, des danses d'autrefois, avec violoneux, aux activités des globe-trotters de l'époque... On pourra regretter que l'aspect extérieur du livre n'ait pas joui d'une attention aussi minutieuse, mais la qualité et la profondeur du travail de l'éditeur critique commandent l'admiration du lecteur.

Jean-Guy Hudon

Jorge Volpi LE JARDIN DÉVASTÉ

Trad. de l'espagnol par Gabriel Jaculli
Seuil, Paris, 2009, 167 p. ; 35,95 \$

Jorge Volpi est l'un des nouveaux écrivains mexicains de l'heure. Né à Mexico en 1968, il fait partie de ces auteurs qui ont reçu le grand legs de la génération antérieure, celle du 1968 mexicain, de la révolution pacifique, de la culture underground et urbaine, de la nouvelle mexicanité, moderne et à la fois plus près des racines autochtones du Mexique profond. Cette génération qui est aussi celle de la fameuse littérature de la *Onda*, qui comme son nom l'indique s'est inscrite dans la lignée de la *Beat generation*, avec quelques années de retard, et beaucoup d'imagination d'avance. Volpi et ses pairs ont poursuivi leur carrière dans des voies plus contenues que leurs aînés, sans doute, mais comme eux ils restent toujours ludiques et impitoyablement lucides.

Les écrivains de la *Onda* sont passés, laissant derrière eux quelques excès, une formidable propension à l'irrévérence, un travail constant sur la langue et une nouvelle génération d'écrivains en devenir, dont on voit aujourd'hui le fabuleux résultat. Ces nouveaux écrivains sont peut-être plus conventionnels que leurs pères, mais ils continuent d'explorer des thèmes, des styles, des genres toujours nouveaux et éblouissants.

Le jardin dévasté de Jorge Volpi s'inscrit très nettement dans cette foulée post-*Onda*. Court roman, série de courts chapitres en forme de tableaux, nouvelles réunies dans une trame romanesque hybride, cumul de deux récits qui se croisent et s'éloignent pour s'épouser finalement dans une histoire à la fois intimiste et éclatée, difficile de trouver le genre véritable de ce livre. Mais cela importe peu. Entre un narrateur qui

raconte ses déboires amoureux et multiplie les aphorismes, et une jeune femme irakienne, Leïla, qui erre dans son pays à feu et à sang en pleurant sa famille décimée, c'est toute la solitude du monde qui dessine ici son histoire. La désolation, l'absence de compassion, la course de l'homme vers son autodestruction, ce plat glacial nous est servi sur le plateau d'argent d'une concision sans pareille et d'une redoutable poésie de l'immédiat. Le dérisoire est là, partout, le sentiment est toujours fugace, l'évocation, brève et floue, et pourtant chaque souvenir mérite d'être inscrit, conservé, raconté.

C'est là sans doute que ce petit livre trouve tout son sens : Leïla devant l'Abominable, Ana la triste amante, le narrateur dépassé par la force du temps qui file, tout cela ne sert qu'à nous rappeler que l'important est le détail. Prélude à tout amour, à toute compassion. La brièveté des 114 chapitres est là aussi pour nous le rappeler.

Louis Jolicœur

David Albahari
MA FEMME

Trad. du serbe par Gojko Lukić
Les Allusifs, Montréal, 2009,
163 p. ; 27,95 \$

L'auteur serbe David Albahari est né au Kosovo, a grandi près de Belgrade et habite au Canada depuis 1994. Romancier internationalement reconnu, dont les œuvres sont traduites en une dizaine de langues, Albahari est aussi un habile nouvelliste. *Ma femme* propose d'ailleurs dix-huit de ses nouvelles, parues entre 1984 et 2006 à Belgrade, sa ville d'origine.

Albahari raconte ses histoires en un étrange temps unidimensionnel, comme s'il avait cette habileté de penser l'événement, en même temps qu'il le vit réellement et qu'il l'écrit. « Ceci est une histoire simple, me dis-je, elle ne comportera pas de phrases complexes. Ridicule, dit ma femme, cette phrase-là est déjà assez complexe. » Le ton est donné, il oscillera constamment entre l'absurde et une impitoyable réalité.

Bien qu'elles soient finement ciselées, les courtes nouvelles d'Albahari n'ont ni l'élan ni la profondeur de ses romans, dans lesquels il aborde des thématiques fortes, tels l'exil, le déni, la fuite, la violence, la douleur. Ou la mort. Plus légères, moqueuses ou véritablement délirantes, ses nouvelles conservent

Une nouvelle collection en poésie

Ce qui frappe d'emblée en ouvrant ce livre c'est son aspect « manuscrit autographe ». « Sur les touches d'un clavier 500000000000 poèmes possibles. Mais je préfère les écrire à la main. » C'est suivant cette ligne de conduite qu'Armand Le Poète écrit dans son carnet de notes. Il gribouille, il rature, il agrmente ses vers de petits dessins, il s'adonne au jeu du calligramme. Il commet de nombreuses erreurs de langue, il s'égare aussi, mais il revient inmanquablement à Violette, celle qu'il aime. « Poète analphabète cherche muse intransigeante », voilà comment nous pourrions sommairement qualifier la quête de l'auteur. « Armand Le Poète se tient à votre disposition pour parlé de questions littéraires devant tout les public. » On l'aura compris, le candide Armand n'a peur de rien, surtout pas du ridicule. Mais derrière ces bouffonneries, entre les lignes d'un registre faussement naïf, on perçoit une sensibilité et une parole parfaitement originales, une parole capable de faire éclore un sens riche et plein. Sur le plan formel, ce livre, dans lequel les caractères typographiques sont remplacés par une reproduction de l'écriture manuscrite, tourne le dos à la mise en page traditionnelle. Incidemment, cette manière appuie et augmente grandement l'effet poétique de l'œuvre. De même, les griffonnages et les passages biffés renforcent l'idée selon laquelle le texte serait un premier jet. En quelque sorte, on feint la présence d'éléments appartenant à la génétique textuelle, cela à même le produit final. Enfin, retenons que ce recueil fait partie d'une toute nouvelle collection de poésie chez l'éditeur Pleine lune. Celle-ci a été conçue et est dirigée par Thierry Bissonnette.

Louis-Martin Savard

Armand Le Poète
93 POÈMES D'AMOUR (UNE SÉLECTION)
Pleine lune, Lachine, 2008, 105 p. ; 18,95 \$

toutefois le style que nous aimons, avec une forte dose d'introspection et d'autodérision. « Où sommes-nous, a demandé ma femme, dans une nouvelle ou en plein exercice de métaphysique ? »

Écrites sur une période de vingt ans, les nouvelles de *Ma femme* partagent un même fil conducteur : le couple. Les difficultés du couple. Les amours et les haines qui surgissent dans les couples. « Sonia lui avait dit qu'elle le quittait. Désespéré, il avait écarté les bras en un geste d'impuissance, incapable de dire un seul mot. »

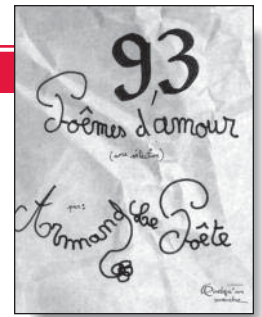
Éternelles engueulades, méfiance, cruauté ou tendresse, sexe et rock and roll, Albahari décline le couple sous toutes ses formes. « Qui fait quoi dans cette histoire, qui est le protagoniste, qui en est l'auteur ? Ou bien es-tu vraiment une sorcière ? Fais pas chier, dit ma femme. »

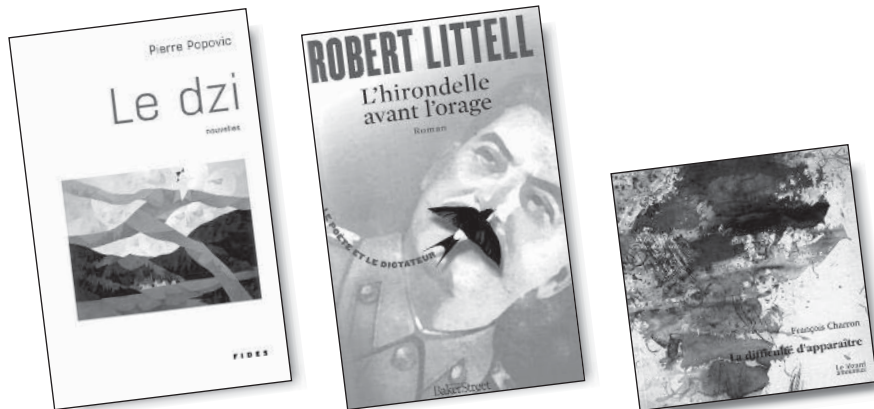
Michèle Bernard

Pierre Popovic
LE DZI

Fides, Montréal, 2009, 163 p. ; 21,95 \$

Auteur d'une première œuvre de fiction avec *Le dzi*, Pierre Popovic n'en est cependant pas à sa première publication. Le professeur de littérature de l'Université de Montréal a signé et cosigné plusieurs essais depuis la décennie 1990, et participé à maints ouvrages collectifs. Les trois nouvelles que compte *Le dzi* portent la marque d'un conteur et écrivain confirmé. L'écriture de Popovic se déploie avec l'énergie, la souplesse et la légèreté que l'auteur prête à ses personnages, et confère aux situations auxquelles ils font face un caractère singulier. Car mises à plat, les histoires des trois nouvelles pourraient se comparer à bien d'autres. Mais Popovic maîtrise l'art de raconter,





dans un style pétillant et spirituel. Y contribuent ses emprunts à différentes langues régionales de la francophonie, dont le mot *dzi*, du wallon, qui désigne *un petit lézard rapide comme l'éclair*.

La nouvelle qui donne son titre au recueil raconte l'histoire de Vincent, surnommé « Le dzi », en raison de sa qualité de buteur vedette du pays. Le Pierrot de « La procession », lui, est toujours au pas de course, pour rien, simplement comme s'il avait des fourmis dans les jambes. Un *dzi* à sa façon. Quant à Rita de « La Main », si elle ne court pas, « elle a la main », c'est-à-dire la poigne d'une guérisseuse un peu charlatan et la vivacité du lézard. Une femme de caractère, avant que ne survienne la désillusion.

Les récits nous ramènent dans le passé : à l'époque révolue de l'enfance sensuelle et innocente du Pierrot de « La procession », des exploits du Dzi, l'adolescent naïf et meilleur compteur au football du pays, et des années d'engagement de l'originale Rita de « La Main ». Chez chacun, cependant, se produit une cassure ; leurs yeux se dessillent devant une quelconque forme d'exploitation, entraînant des conséquences plus ou moins graves selon leur situation respective.

Pierre Popovic, auteur au verbe inventif et spirituel, s'avère un fin observateur des travers et des ridicules humains. On pourra lire de lui un court texte inédit sur le site de création littéraire des étudiants en littérature de l'Université de Montréal, une lettre à la manière des *Lettres persanes* de Montesquieu qui s'intitule « Un monarcoplatal, ou La ligne de flottaison », *monarcoplatal* désignant l'habitant du Plateau Mont-Royal...

Pierrette Boivin

Robert Littell

L'HIRONDELLE AVANT L'ORAGE

LE POÈTE ET LE DICTATEUR

Trad. de l'américain par Cécile Arnaud

Baker Street, Paris, 2009, 332 p. ; 34,95 \$

L'hirondelle avant l'orage nous plonge dans la Russie des années 1930, au moment de la catastrophique collectivisation des terres en Ukraine et à l'époque où la paranoïa du complot chez Staline allait atteindre des sommets et entraîner la mort de millions de personnes soupçonnées d'activités contre-révolutionnaires. Pour évoquer cette période de terreur, Robert Littell centre son récit sur la destinée d'une de ses victimes, le poète Ossip Mandelstam, dont il recrée les dernières années en mêlant faits historiques et reconstitutions romanesques.

Quand débute le récit au printemps de 1934, Mandelstam a une quarantaine d'années. Bien que vivant dans la misère la plus noire, il a encore le cœur léger et l'appétit du bonheur. Rien ne peut arriver de vraiment terrible « tant qu'il [lui] restera une muse et une érection ». Malheureusement les plaisirs d'alcôve ne font pas oublier très longtemps les vexations auxquelles il est quotidiennement soumis, la principale étant la mise sous le boisseau de sa poésie.

Pour beaucoup d'artistes comme lui, l'air était devenu irrespirable dans la Russie de Staline. Mandelstam s'ouvre alors à ses deux indéfectibles amis, Boris Pasternak et Anna Akhmatova, de son projet de faire tomber le dictateur par la seule force de son art. « Je sais comment le détruire [...]. Je crois profondément au postulat selon lequel

le noyau d'un poème renferme [...] un pouvoir explosif. Je suis capable de libérer ce pouvoir, je peux déclencher l'explosion si je réussis à [...] laisser éclater le cri de révolte coincé au fond de ma gorge. »

Ce cri prendra la forme d'une épigramme brocardant « le montagnard du Kremlin, / le bourreau et l'assassin des Moujiks ». L'existence de ce texte fut rapidement portée à la connaissance des tchékistes, signant du coup l'exil de Mandelstam et de sa femme. Au terme de cet exil de quatre ans, le couple rentrera à Moscou avant d'être de nouveau arrêté. Pour Ossip, ce sera la relégation aux confins de la Russie où il mourra de faim et d'épuisement le 27 décembre 1938.

Le récit de Littell sur cette tranche de l'histoire russe peut se lire à différents niveaux. Outre son indéniable valeur documentaire pour ce qui est des rouages de la terreur, on peut y voir une fable tragique sur l'impuissance de l'artiste devant le pouvoir totalitaire mêlée à l'évocation de l'amour d'un couple jeté dans la tourmente de l'histoire. En somme, *L'hirondelle avant l'orage* dessine un paysage romanesque d'une grande richesse et confirme le talent d'un écrivain en pleine maîtrise de ses moyens.

Yvon Poulin

François Charron

LA DIFFICULTÉ D'APPARAÎTRE

Le lézard amoureux, Québec, 2009,

77 p. ; 14,95 \$

« Nos rêves furieux / et nos amères certitudes / augmentent. » Le ton est donné... Le poète, avec ce recueil d'une sobre mais fulgurante esthétique, nous conduit aux frontières de son être. Curieusement, c'est comme s'il « décapait » son intériorité en nous l'offrant comme un sacrifice. Ou, mieux encore, comme si nos vérités – que l'on croira volontiers absolues – se rencontraient dans l'absence.

Et l'on aura parfois en parcourant cette œuvre l'impression d'être en présence d'une luminosité s'incarnant en noirceur, et que notre trop humaine condition est dominée par une constante inquiétude. Rien n'est à jamais fixé... L'acte poétique peut cruellement le montrer : nous sommes des êtres déjà détruits, « cassés ». Mais notre détresse pourra, justement, être illuminée par la poésie. « Ce qui naît / et ce qui meurt ensemble : / le chanter. »

Gilles Côté